



LÉO FERRÉ

EN PERSONNE à la
COMEDIE-CANADIENNE

CE SOIR à h. 30

et jusqu'au 30 NOV.

matinée :

DIMANCHE, 24 NOV. 2h.30

BILLETS EN VENTE à la Comédie-Canadienne; à Canadian Concerts & Artists, 1822 Sherbrooke O.; chez Ed. Archambault Inc., 500 Ste-Cath. E. et 2140 de la Montagne; "Elles" Boutique Inc., 1434 Sherbrooke O.; au Salon de l'Horlogerie, 6960 St-Denis; chez Charlebois Bijoutier, 2115 Jean-Talon E.; chez Fortin Télévision, 47 Fleury O.; à la Librairie Ducharme, 418 Notre-Dame O.

1 A

Le Prene (Montréal) du 23 novembre 1963

BONJOUR LÉO FERRÉ

C'est Madeleine Ferré qui ouvre et qui offre le whisky. Son mari ne paraît qu'ensuite, tout petit, tout noir. J'ai pour le saluer cette phrase géniale que j'ai trouvée tout seul après trois jours de recherches :

—Vous, il y a longtemps qu'on vous attend.

Il sourit et disparaît dans le coin d'un divan. Sa femme va, vient et se peigne. Tous deux demandent timidement des renseignements sur ceci, sur cela. Ils n'ont pas encore appris à jouer du bilinguisme. Lui a demandé un valet et le garçon d'hôtel n'a rien compris. Elle est sortie acheter des brosses à dents, — "on oublie toujours la brosse à dents", —, les a demandées en anglais pour entendre le garçon lui répondre — en français — qu'il ne comprenait pas.

Pour tout dire, voici deux enfants en vacances. Dépayés on ne peut plus, mystifiés par tout ce qui s'agit autour d'eux, amusés par la moindre bagatelle.

Le dépaysement est accentué par l'absence de la guenon Pépée, mais elle est à toutes les pages de cet album de photos qui traîne sur un guéridon.

Elle : Regardez ses yeux. Ce ne sont pas des yeux d'animal.

Moi : Mais qu'est-ce qu'elle a donc d'extraordinaire ?

Lui : C'est un être humain et personne ne le sait.

Elle : Elle me parle vous savez ?

Moi : Qu'est-ce qu'elle vous dit ?

Lui : Il est méchant, lui.

Elle : Oui, il est méchant. Elle a une quinzaine de sons que je reconnais.

Moi : Ou l'avez-vous prise ? Quel âge a-t-elle ?

Lui : On l'a trouvée dans la malheur.

Elle : Elle a cinq ans.

Mais il faut parler d'autre chose, et parce que j'ai une phrase géniale, je rapplique :

—Oui, il y a longtemps qu'on vous attend ?

—Ça fait huit ou dix ans que je dois venir.

—Saviez-vous que vous aviez un auditoire, ici ?

—Je rencontrais des Canadiens qui me disaient : il faut venir chez nous. C'est tout. Hier j'arrive et j'apprends que les billets de location se vendent bien. Ça me surprend parce que je suis un type qui vit chez moi. Je ne pense jamais à Montréal, ni à Pékin. Je n'avais pas envie de venir ici. Pourtant j'y suis. On m'attend à Tokyo aussi, mais je n'y vais pas. Au fond, je ne fais pas mon métier comme je devrais le faire.

—Mais comment se fait-il que vous soyez à Montréal ?

—J'ai rencontré M. Koudriavtzeff, un monsieur bien poli, bien élevé, un gentleman, un aristocrate. C'est ce qui a fait la différence car à Paris les agents d'affaires sont souvent de grands "marlouas". Vous savez ce que c'est un "marlou" ?

—Votre premier voyage en Amérique ?

—Oui.

—Et vous irez à New York ?

—Je n'ai pas envie de voir New York.

—La légende voulait que vous soyez très agressif avec les journalistes. Je m'apprétais à ferrailer avec vous et ce n'est pas possible. Je ne sais plus quoi vous demander. Avez-vous quelque chose à dire ?

—Je n'ai jamais été agressif. Ce sont les journalistes qui l'ont souvent été avec moi. Parce que mes chansons sont violentes, on m'assimile à mes chansons, on fait de moi le type qui ferme sa porte à tout le monde.

—Je vous assure que c'est faux reprend sa femme. On a dit tellement de choses !

—On trouve aussi que vous venez au Canada un peu tard, que le Ferré d'avant "Les Chansons interdites" était le meilleur Ferré, que vous n'êtes maintenant qu'un faux anarchiste.

—"Un faux anarchiste". Voilà un mot de journaliste. Et là, Monsieur, nous allons ferrailer. Tant que les artistes sont des gens harnachés de publicité comme Bardot comme... les journalistes font leurs chroniques de chiens écrasés. Mais le moment où il arrive un type comme moi, ça vous inquiète.

—Ça vous inquiète parce que je dis des choses importantes.

Je pourrais les écrire dans un livre et on ne dirait rien, mais ce que je fais, je le fais en chansons et ça inquiète toujours les journalistes. Je ne sais pas pourquoi. Quand vous parlez de choses faussement anarchistes, vous pensez à quoi ?

—Sais pas... Miss Guéguerre, peut-être.

—Et oui ! Je gueule contre la guerre mais quand je sors dans la rue, je vois des chars d'assauts et des fusées en vent pour les enfants. Je gueule contre la guerre tandis que les autres font jouer les enfants à la guerre.

—Être anarchiste c'est quoi ? c'est être libre, n'avoir aucun patron. Je suis comme ça !

—Il y a quand même une évolution dans ce que vous avez fait. Préférez-vous vos chansons récentes à vos chansons anciennes ?

—J'aime ce que je fais, ce que je vais faire. Ce que j'ai fait, c'est du passé. Je n'écoute jamais mes disques parce que je n'aime pas m'entendre, je n'aime pas ma voix. Le disque, c'est une autre monstruosité. Une chose monstrueuse et magnifique, sans lui, je n'aurais pas d'auditoire ici.

—On entend aussi parler de Léo Ferré des débuts, celui qui chantait pour les copains dans les boîtes.

—Ah ! oui, on l'aimait bien le Ferré qui chantait pour trois peccés et deux tondeuses, le Ferré qui crevait bien de faim. Quo je mange deux fois par jour, ça les emmerde les gens. Un ami me l'a bien dit un jour : parait que tu manges maintenant deux fois par jour, mon vieux ! Oui, que je lui réponds, et même trois quand j'en ai envie.

"Les gens n'aiment pas les artistes qui vivent de leur art. Ils aiment Van Gogh parce que de son vivant il n'a jamais vendu une toile; ils aiment Bertok parce qu'il est mort de froid à New York. Voilà les gens qui intéressent les critiques. Moi, je trompe leur souvenir avec un public. Ils auraient préféré être seuls à me connaître. Ils auraient voulu que je chante toujours pour une minorité."

—Qu'allez-vous faire de votre séjour à Montréal ?

—Rester ici, lire, travailler à mon roman.

—Tiens, un roman ? Au fait, vous avez publié "Poète, vos papiers". Rien d'autre ?

—Si. "Les chants de la fureur".

—Encore la fureur.

—Mais oui, il faut gueuler. Il faut se révolter. Sans la révolte rien n'est possible. Il n'y a pas d'art sans révolte, pas de journalisme sans révolte.

—Se révolter contre quoi ?

—Contre tout. Contre tout ce qui est en place. Si on a tort on se dit : tant pis, j'aurai quand même fait réfléchir les gens. Prenez la télévision, c'est un truc sordide, mais je suis arrivé hier et j'ai joué avec.

Je dis que c'est sordide, mais j'ai besoin d'y toucher. C'est une boîte magique horrible, mais elle est magique.

—Même chose pour l'avion. Je n'ai jamais voyagé en avion. Madeleine si, quelques fois. Moi pas. Et j'avais très très peur, une peur bête et enfantine, mais que voulez-vous y faire ?

Vous savez comment c'est un couloir d'avion : une immense ratière. C'est envoyant, c'est irritant. Je suis là à vous parler d'avion mais ça ne vous in-

téresse pas. Ça ne peut pas vous intéresser. C'est mon problème. Aujourd'hui, je suis une personne déplacée, arrachée à son milieu.

—Voilà ce que je peux te reprocher, reprend sa femme dans un éclat de rire. Vous voyez ça, Monsieur, je m'étais dit hier : demain on va prendre un "breakfast" américain, du bacon, des oeufs... Je m'éveille ce matin et il avait commandé du café, du pain et du beurre. Il aurait voulu déjeuner comme en France alors qu'il est en Amérique.

—Un jus d'orange avec ça, alors que je suis allergique au jus d'orange. Demain on prendra un breakfast merveilleux : du bacon, des oeufs et des côtelettes de mouton s'ils en ont.

—C'est bien vrai que vous n'aimez pas Dieu ?

—Dieu, Dieu... On est tous travaillé par quelque chose qu'on ne comprend pas, Dieu ou l'avion. Tiens, je parle encore d'avion. Je ne prends pas l'avion comme on prend un bus, moi, je le prends comme un oiseau qui peut se casser les ailes. Et en voyant les ailes hier, je disais à Madeleine : Ce que les hommes peuvent faire, quand même ! Et je pensais aussi à la vieille phrase de Voltaire : "Plus je songe et moins je veux songer que cette horloge marche et n'ait point d'horloger."

—Vous avez des amis dans le métier ?

—Très peu. Brassens que je n'ai pas vu depuis quelque temps parce qu'il a été très malade. Mais le plus important pour moi, c'est d'être seul.

On frappe à la porte. D'autres journalistes entrent. Madeleine Ferré m'offre encore cinq minutes et les journalistes sortent.

—Je ne sais pas pourquoi j'ai demandé cinq autres minutes, je n'ai plus rien à dire.

—Révolte vous aussi. Vous parlez tranquillement avec nous et voici que des gens nous troublent. Vous vous révoltez, c'est bien simple. Et vous avez parfaitement raison.

Je regarde alors mes notes. Des notes à moitié griffonnées, à moitié perdues déjà parce qu'au lieu de faire un interview j'ai causé avec des amis. Je ne pourrai traduire qu'un fatras de dialogue sans suite parce que j'ai causé avec des gens trop simples pour soutenir une diatribe.

—Et au moment où j'ai la faiblesse de leur avouer que je les trouve captants, une journaliste entre avec à la bouche une phrase du tonnerre, une phrase géniale.

—Vous, il y a longtemps qu'on vous attend ?

—Vous attend ?

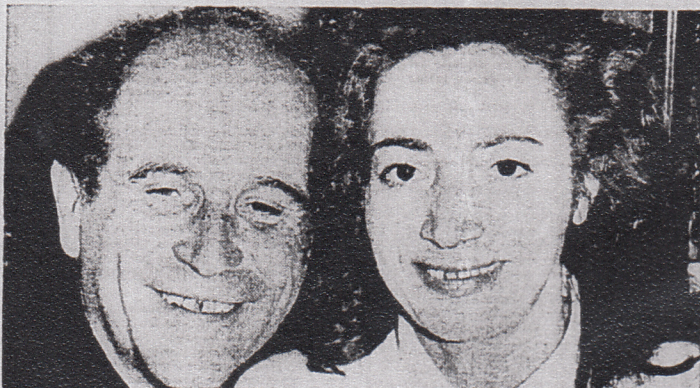


Photo René Picard LA PRESSE

Jean O'NEIL